

M. RENAN

ET

ARTHUR SCHOPENHAUER.

ESSAI DE CRITIQUE

PAR

ALEXANDRE DE BALCHE.

Vitam impendere vero.
(*Juvenalis, sat. IV. 91.*)

ODESSA

CHEZ L'AUTEUR.

EN COMMISSION CHEZ F. A. BROCKHAUS A LEIPZIG.

1870.

M. RENAN

ET

ARTHUR SCHOPENHAUER.

ESSAI DE CRITIQUE

PAR

ALEXANDRE DE BALCHE.

Vitam impendere vero.

(*Juvenalis, sat. IV. 91.*)

ODESSA

CHEZ L'AUTEUR.

EN COMMISSION CHEZ F. A. BROCKHAUS A LEIPZIG.

1870.



M. RENAN

ET

ARTHUR SCHOPENHAUER.

*Eleusis servat quod ostendat
revisentibus. — Sen. (nat. quaest. VII, 31).*

«*La Monarchie constitutionnelle en France*» par M. Ernest Renan, prouve une fois de plus la justesse de l'observation placée par Diderot dans le «*Neveu de Rameau*» : «*Ceux qui vivent d'une science, ne sont pas toujours ceux qui la possèdent et la cultivent sérieusement.*» La tâche que je me suis imposée dans cette critique, consiste à prouver, le livre de M. Renan en mains, la justesse de cette appréciation, peu courtoise peut-être, mais vraie.

Je vais donc analyser le livre de M. Renan, séparer les quelques vérités qu'il contient des erreurs qui les enveloppent et prouver à l'auteur qu'il est impardonnable à un savant d'ignorer des choses

qu'il saurait certainement, si la philosophie était pour lui un objet de recherches et non un moyen. Je fais suivre cette critique de la traduction d'un article d'Arthur Schopenhauer, concernant la politique et la jurisprudence. Cette traduction, *ad usum professorum philosophiæ*, a été motivée par l'ignorance des savants français en matière de philosophie allemande. Que ce génie, qui est parti des résultats obtenus par Kant pour arriver à une hauteur et à une puissance d'idées que nul homme de son siècle n'a atteint, ait été systématiquement ignoré en Allemagne dans les chaires de philosophie, qui recevaient leur mot d'ordre de Hegel, Fichte et Schelling, auxquels Schopenhauer a porté des coups que la vanité ne pardonne pas, — cela s'explique par la jalousie de ces hommes, qui faisaient un métier de la science, que Schopenhauer n'a jamais considérée autrement que comme une recherche consciencieuse de la vérité, exempte de tout intérêt personnel. D'ailleurs, nul n'est prophète dans son pays. Mais que des professeurs de l'Institut en France, où la science se pique d'être indépendante, puissent ne pas connaître les œuvres de l'homme qui a réfuté dans ses écrits, avec la clarté et la logique serrée du génie, tous les sophismes débités par Hegel et ses disciples, sophismes dont se nourrissent jusqu'à ce jour la plupart des philosophes français, cela

prouve seulement que dans la patrie de Boileau on connaît les œuvres de Boileau, sans pratiquer ses préceptes, et qu'on oublie trop souvent son conseil: «*Avant que d'écrire, apprenez à penser.*»

L'extrait dont je joins ci-après la traduction (traduction qui ne restera pas isolée, si mes lecteurs veulent bien encourager ce travail) a pour but de prouver aux esprits sobres que M. Renan eût certainement épargné à ses lecteurs et à sa renommée l'exhibition de toutes les idées fausses et des banalités que contient son ouvrage, s'il s'était seulement donné la peine d'étudier les écrits de Schopenhauer, et d'y apprendre des vérités que 40 ans après la mort de ce grand homme il est honteux d'ignorer. Le lecteur se demandera peut-être ce que c'est que cette autorité que je voudrais imposer à des savants? Je répondrais à cela: lisez les œuvres de Schopenhauer, et vous verrez que c'est le bon-sens, la raison et la sincérité qui sont les autorités auxquelles je fais appel, et que si je m'adresse au public d'aujourd'hui pour demander la reconnaissance de ce génie méconnu, c'est parce que la mort de Socrate et la vie de Schopenhauer nous prouvent suffisamment que la rapidité de la renommée d'un homme est en raison inverse de son mérite: «Le fondement de toute gloire véritable, c'est l'estime sentie: mais la plupart des hommes ne sont capables d'estime